

LES ENJEUX DU SYNODE VUS PAR LE CARDINAL VINGT-TROIS

www.emmanuel.info

Vendredi 17 juillet 2015 – Rencontre internationale de la Communauté de l'Emmanuel à Paray-le-Monial – Elections du modérateur. Thème de l'intervention : le témoignage de la foi aujourd'hui

Intervention du cardinal André Vingt-Trois, archevêque de Paris

Je voudrais vous communiquer quelques réflexions au sujet du prochain synode, et en guise d'introduction essayer de vous proposer une lecture spirituelle de l'événement lui-même. La décision du Pape de mettre en œuvre un synode en deux sessions, donc une session au mois d'octobre 2014, une autre session au mois d'octobre 2015, avait été précédée d'une session des cardinaux au mois de février 2014, donc cela fait pratiquement 18 mois de cheminement. Évidemment, on peut faire une lecture simplement thématique ou textuelle des choses, mais je pense que dans l'intention du Pape, cet étalement dans le temps était destiné à permettre aux gens de faire un chemin. L'enjeu du synode est tellement important que la question ne peut pas être simplement de savoir si en trois semaines, on peut trouver une solution ! La question est de savoir comment la plus grande partie de l'Église se trouve engagée dans une transformation intérieure. J'avais rencontré le Pape pendant la session du mois d'octobre 2014, pour une question qui n'avait rien à voir avec le synode, cela a été vite terminé et après on a donc parlé du synode. Il m'a dit « ça fait des mouvements ! » Pour quelqu'un un peu familier de la démarche des exercices spirituels de St Ignace, les mouvements ce sont les mouvements des esprits, ce sont des forces qui habitent le cœur de l'homme et qui l'attirent ou le repoussent dans telle ou telle direction ; l'objectif des exercices, c'est précisément d'interpréter ces mouvements. J'ai donc compris, - mais je n'ai pas voulu entrer dans la discussion de la stratégie du Pape - qu'il se plaçait comme dans la situation des exercices spirituels : provoquer des mouvements et ensuite discerner quel mouvement vient de Dieu et quel mouvement ne vient pas de Dieu. Ceci m'a été confirmé par le discours qu'il a fait à la fin de la session où il a employé exactement le vocabulaire propre des exercices, disant que cette session du synode lui avait apporté beaucoup de consolations, ce qui nous plaçait tout à fait dans la grille d'interprétation des exercices spirituels.

En tout cas, l'écho, pas simplement médiatique. L'écho auprès des chrétiens a été très important si je me fie à ce que j'ai vu dans le diocèse de Paris. En rentrant de la session d'octobre 2014, j'avais proposé aux paroisses qui le souhaitaient de constituer des équipes synodales, c'est-à-dire de réunir des gens intéressés pour travailler le texte du synode. Il y a eu plus de 70 équipes. Quand on regarde le résultat de leur travail, ce qui est très intéressant n'est pas l'apport particulier qu'ils peuvent faire sur les thèmes du synode, mais c'est l'expérience qu'ils ont vécue. Pour beaucoup d'entre eux, c'était la première fois qu'ils étaient invités à rencontrer d'autres chrétiens pour parler de questions importantes de la vie humaine. Ils se sont retrouvés en petits groupes de gens tout à fait différents, d'opinions différentes, de situations différentes, et pendant 4, 5 ou 6 séances, ils ont non seulement réussi à s'écouter mais à entrer dans un véritable dialogue. Certaines équipes ont dit : nous avons eu conscience de faire l'expérience de ce qu'était vraiment la charité : c'est-à-dire accepter l'autre et parler avec lui.

Ma première remarque, c'est de signaler quelque chose que nous connaissons tous : nous sommes dans une période de grand ébranlement social. Cela nous paraît évident si on regarde les sociétés occidentales, où les mutations des mœurs sont considérables, mais ce n'est pas vrai seulement des sociétés occidentales. Vous savez sans doute que dans le monde, le nombre le plus

important de migrants n'est pas le nombre de ceux qui viennent en Europe. Ce sont des migrations internes par exemple à l'Afrique ou à l'Asie, c'est-à-dire que la migration n'est pas simplement un phénomène nord-sud que c'est un phénomène beaucoup plus vaste, beaucoup plus important au point qu'il y a des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui sont actuellement déracinés d'un pays à un autre. Ces mouvements de populations qui ont été anticipés déjà dans beaucoup de pays par un mouvement rapide vers les villes, vers les agglomérations, produisent une sorte d'éclatement des cellules familiales et produisent une atomisation des relations et une rupture des traditions familiales. Aussi, l'ébranlement que nous connaissons dans nos pays européens a sa physionomie propre mais il est contemporain d'un autre ébranlement à travers le monde. Ceci veut dire que le thème du synode sur la famille comme bonne nouvelle pour l'humanité concerne l'ensemble de la population mondiale.

Dans cet ébranlement social nous sommes amenés à découvrir que des choses qui nous semblaient évidentes, aller de soi, comme un enfant ayant un père et une mère, ou comme une famille implantée quelque part, etc., ces choses-là ne vont plus de soi. Dans son récent voyage en Amérique Latine le Pape François a repris un des thèmes des mouvements populaires, que malheureusement je suis incapable de vous rappeler de mémoire, mais que vous retrouverez facilement, c'était le thème des trois T : un toit, un travail, une terre. C'est la privation de ces données fondamentales qui bouleversent complètement la vie des hommes. Dans ce bouleversement de la vie des hommes, l'apport spécifique de l'expérience chrétienne n'est pas d'imposer un modèle, ni de dire aux gens qui vivent sans toit, sans travail et sans terre : vous devriez vivre de telle ou telle façon... car ils peuvent en être convaincus, cela ne changera pas grand-chose. La mission de l'Église, c'est d'annoncer aux hommes qu'ils peuvent vivre autrement, qu'il est possible de vivre autrement, et qu'en tout cas un autre mode de vie est une espérance pour tous. La difficulté, c'est que les médias occidentaux - car pour dire les choses honnêtement, c'est surtout les médias occidentaux qui se sont intéressés à ces choses-là - ne sont intéressés que par les sujets qui les intéressent ! Ils ne sont pas intéressés par ce qui se passe effectivement. C'est-à-dire qu'ils ne lisent les événements et ne les comprennent qu'à partir de leurs lunettes d'interprétation. Je faisais allusion au voyage du Pape en Amérique Latine ; c'est tout à fait remarquable qu'il y ait eu dans le courant de la semaine dernière un très long article dans le monde, très bien fait d'ailleurs, mais qui correspondait exactement à ce qu'un lecteur du Monde était supposé attendre, c'est-à-dire une lecture exclusivement politique du voyage du Pape en interprétant telle ou telle phrase de ses discours en fonction d'une analyse politique. Ils ont beaucoup de mal à comprendre que l'on ne se situe pas sur ce terrain-là.

Une des difficultés auxquelles nous sommes confrontés, là je parle peut-être plus à partir de notre expérience européenne, mais je pense qu'elle est vraie aussi dans d'autres parties du monde, c'est que nous avons une vision assez unanimiste de l'Église. On s'imagine que participer à la vie de l'Église, c'est être porteur d'une vision unique du monde, et que la mission de l'Église, c'est d'imposer cette vision unique du monde, or précisément cela ne s'est jamais passé comme cela. L'Église n'a jamais été le porte-parole d'une vision unique du monde. Sa mission n'est pas de mettre en œuvre une vision unique du monde. Cette vision unanimiste, elle est vraie à l'égard de la société. On s'imagine, en tout cas chez nous, que l'Église a le pouvoir de changer la vie sociale, que l'Église devrait faire ci, l'Église devrait faire ça, comme si on avait effectivement le pouvoir de le faire. Il y a à peine un mois, le Pape a publié son encyclique. Ceci avait été orchestré depuis des mois, on ne peut pas dire que c'est arrivé sans préparation, etc. Cette encyclique a été unanimement accueillie comme un message prophétique. En fait, l'encyclique du Pape est un appel à un changement des modes de vie. Je n'ai pas remarqué depuis un mois que cette parole ait eu un effet spectaculaire. Tout le monde a dit que c'était bien, pourvu que cela se passe chez les autres. C'est

très significatif de la tentation de la société d'utiliser la parole de l'Église comme un argument moral mais de ne pas entendre la pointe de la parole de l'Église qui n'est pas un argument moral mais un appel à la conversion. On veut donc bien utiliser les religieux, on va nous faire faire des séances de conscience universelle pour le climat, très bien pourquoi pas... mais enfin cela n'est pas comme cela que la mission de l'Église s'accomplit. On peut se prêter au jeu pour optimiser les relations et pour montrer que l'on n'est pas de mauvais joueur mais nous ne sommes pas là pour faire cela. Notre mission, c'est d'annoncer que le Christ mort et ressuscité change quelque chose à la vie des hommes. Ce n'est pas de dire le Christ est mort et ressuscité pour que nous puissions préserver les structures sociales de l'existence. Le Christ n'est pas venu pour cela et il a même fait le contraire. Il y aurait beaucoup d'exemples dans la période initiale de la mission de l'Église qui n'a pas consisté à conforter les structures existantes mais à apporter toujours une parole qui posait des questions. Par rapport à la famille, je comprends très bien que tout le monde voudrait que l'Église dise que ce que chacun vit est bien, mais elle n'est pas là pour cela, elle n'est pas la garantie morale des déviations de nos pratiques. Elle porte une autre parole et cette autre parole c'est de dire : ce qui compte, c'est la réalité vécue, ce qui compte, c'est la parole du Christ annoncée à des gens qui souffrent, ce qui compte, c'est l'appel à une forme d'engagement total et définitif. Après cela comment on gère des situations particulières, c'est une autre question, nous ne sommes pas là pour trouver toutes les solutions.

Cette perspective d'une parole d'espérance me paraît particulièrement importante. Je crois que nous avons oublié quelques résultats de l'investissement scientifique au cours du siècle écoulé : d'une façon ou d'une autre, la relation sexuelle est étroitement connectée avec le sentiment de culpabilité, non pas parce que l'Église a décidé que la sexualité était coupable, mais parce que le sentiment de la culpabilité humaine est indissolublement lié à cette relation exceptionnelle, extraordinaire, et tout à fait improbable de l'union de l'homme et de la femme. Cela n'oblige pas à ce que chacun, individuellement, se sente coupable, c'est autre chose, mais cela veut dire que dans la vie sociale, la mise en œuvre des moyens de la relation entre l'homme et la femme est indissociable de la manière de gérer le sentiment de culpabilité. Toutes les recherches modernes, depuis le XIXe siècle, ont montré cette relation. Cela a été suivi de conséquences différentes. Pour certains, la solution simple c'est de dire qu'il n'y a pas de morale dans la relation entre l'homme et la femme, que c'est un sujet neutre, et donc il ne peut y avoir ni de culpabilité, ni de repentir, ni de conversion, ni de pardon, il ne peut y avoir que des constatations d'accord ou de désaccord. Toute une part de l'expérience spirituelle de l'Église est précisément au nom du Christ d'annoncer que la culpabilité humaine n'est pas une fatalité, et donc qu'il y a des moyens pour surmonter le sentiment de culpabilité. Dans le fil de cette perspective, j'interprète l'annonce de l'année de la Miséricorde comme un de ces moyens, c'est-à-dire un appel à prendre conscience que Dieu apporte à l'humanité un chemin de libération et un chemin de paix. Au lieu que la relation de l'homme et de la femme devienne un terrain de conflit, elle peut devenir un terrain de communion.

C'est évidemment sur cette base que le témoignage de ce que l'on appelle des familles chrétiennes - ce qui est une manière étrange de désigner les choses, il y a des familles, il y a des familles qui sont composées de chrétiens, il y a des familles qui sont composées de chrétiens et de païens, il y a des familles qui sont composées de païens, mais la famille en elle-même n'est pas plus chrétienne que la musique n'est militaire, cela dépend ce que l'on en fait !- donc le témoignage que les chrétiens sont appelés à rendre à travers leur vie de famille, c'est précisément que les tensions, les désaccords, les crises, les violences qui peuvent exister, ne sont pas le régime normal de la vie familiale. Ce sont des maladies, des faiblesses, des accidents, et les maladies se soignent, les faiblesses se traitent, les accidents se résolvent, à condition que tout le monde y mette du sien. Si l'on part du principe qu'il ne peut pas y avoir de solution, alors il n'y a pas de bonne nouvelle pour

la famille, qu'elle soit chrétienne ou pas chrétienne. Je pense que c'est un aspect important de notre approche de l'expérience familiale que de comprendre comment la situation de baptisé, de disciple du Christ, ouvre une possibilité de vivre positivement une expérience humaine qui est souvent conflictuelle.

Le travail de l'Église est d'annoncer cette bonne nouvelle et d'accompagner les gens pour la vivre. Nous savons que dans les sociétés plus rurales que nous avons connues en Europe et qui existent encore dans beaucoup de lieux du monde, le consensus du village, l'homogénéité de la société villageoise, consolidaient les faiblesses personnelles. L'éclatement de cette société, la dispersion, l'anonymat, l'isolement dans une société urbaine font que beaucoup de gens se retrouvent seuls devant leurs difficultés. Ils peuvent être seuls à deux, ou ils peuvent être seuls tout seul, mais ils sont seuls devant leurs difficultés. Un aspect de la mission de l'Église, c'est que précisément, au moment de l'épreuve de cette solitude il y ait quelqu'un présent, disponible, qui soit une aide, un soutien. Je vais prendre un exemple très simple, quand vous aviez des fratries nombreuses de cinq ou six enfants, avec des écarts d'âge d'une dizaine d'années ou plus entre l'aîné et le plus jeune, il y avait des interlocuteurs proches, plus ou moins adaptés et prêts à jouer le jeu mais il y avait des interlocuteurs proches. Or beaucoup de questions se résolvaient dans des colloques particuliers entre un frère une sœur, des cousins des cousines, etc. Tout cela est en train de s'effacer et de disparaître. L'ébranlement social que j'évoquais laisse beaucoup de gens comme des individus perdus dans le désert. L'intention du Pape est que l'Église reprenne l'initiative d'être une présence humaine et chrétienne, que l'Église investisse ses forces non pas simplement pour célébrer les sacrements mais pour susciter des gens attentifs et disponibles.

J'ai milité pour que dans les préparations au mariage qui sont un moment très fort pour l'expérience conjugale, des chrétiens participent sans être des techniciens ou des professionnels, simplement des compagnons de route, pour qu'ils nouent des relations personnelles permettant à des gens qui se posent une question de pouvoir en parler à quelqu'un tout simplement, ce que l'on pourrait appeler un parrainage ou un témoignage. Beaucoup de gens sont complètement abandonnés et perdus.

Une chose est apparue clairement dans la première session du synode et va se poursuivre. Il y a trois niveaux de réalités différents et imbriqués l'un dans l'autre. Il y a ce que j'appellerais les convictions de la foi, par exemple, parmi les membres du synode, aucun n'avait de doute sur le fait que le mariage devait être indissoluble. Ensuite, il y a ce qui est de l'ordre de la morale, c'est-à-dire comment la foi se met en pratique. Qu'est-ce que cela veut dire que le mariage doit être indissoluble ? Quelle conséquence cela entraîne dans l'ordre de la pratique ? Et là, on a des manières différentes d'apprécier les situations, pas simplement parce que l'on a des idées différentes, mais parce que les situations sont différentes. Et puis il y a le niveau des mœurs : ce qui se passe. On peut considérer que ce qui se passe n'est pas très moral, que la réflexion morale n'est pas toujours bien connectée avec la conviction de la foi, tout cela c'est possible, mais précisément notre travail ecclésial, c'est la transcription de la conviction de la foi dans un programme moral et dans la transformation des mœurs. Que cela soit un vaste programme et que nous n'ayons pas fini de le réaliser, j'en conviens volontiers, mais ce n'est pas parce que l'on n'est pas arrivé à une vision unifiée des mœurs que la foi n'est pas commune. Je vais prendre un exemple très simple. Dans la pratique, catholiques et orthodoxes sont à peu près convaincues du même modèle de sacramentalité du baptême et de la confirmation et de l'eucharistie. Dans les églises orientales, niveau pratique, moral, on baptise, on confirme et on fait communier les bébés, chez nous, non. On a bien une foi commune, on n'a pas une pratique commune. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas une pratique commune que l'on ne croit pas à la même chose. Notre instinct unanimiste répugne à accepter cette différence dans la mise en œuvre concrète des convictions communes. J'ai dit au synode -et là j'ai

été entendu au moins par quelques auditeurs- que j'étais un peu surpris en entendant les pères synodaux s'exprimer parce que j'avais l'impression qu'ils parlaient comme si les églises orientales n'existaient pas. Or si le synode est un synode de l'Église catholique, il n'est pas un synode de l'Église latine, c'est un synode de l'ensemble de l'Église, et on ne peut pas faire comme si les questions auxquelles est confrontée l'Église latine étaient les questions de l'univers entier... Par ailleurs, un certain nombre d'évêques africains ont fini par s'exprimer, mais ils avaient l'impression que ce qu'ils avaient à dire était décalé par rapport à ce qui se passait. Ils ne voyaient pas comment le dire... Il y a quand même un évêque qui a fini par dire : tout ce que vous racontez est très intéressant, mais ce n'est pas mon problème, sauf si on considère que la polygamie successive est égale à la polygamie simultanée, mais moi mon problème, c'est la polygamie simultanée ! Alors tout le monde est riche de solutions théoriques, mais quand on passe à la pratique... On dit à un candidat au baptême polygame, il faut qu'il ne garde qu'une femme. Bien ! Évidemment, il ne va pas garder la plus âgée, donc il va mettre sur le trottoir une, deux ou trois femmes qui ont travaillé pour lui pendant des dizaines d'années, qui ont élevé ses enfants, et qui n'auront plus aucun statut car elles ne seront plus ses épouses, elles n'auront plus de famille, elles n'auront plus rien. C'est un acte profondément immoral. Dans l'histoire des hommes, il y a des situations pour lesquelles il n'y a pas de solution parce que l'on peut considérer que ce n'est pas une solution de demander à un homme qui veut être baptisé de faire un choix immoral. Et d'un autre côté, on ne peut pas dire que l'on va baptiser un polygame. Cela s'appelle en terme technique une aporie, c'est-à-dire qu'on ne sait pas comment en sortir. Il y a des situations dans l'existence humaine dont on ne sait pas comment sortir. On peut l'appliquer aux personnes divorcées-remariées, qui ont élevé des enfants, qui vivent honnêtement leur vie de ménage, etc. Va-t-on leur dire : il faut que tu abandonnes ta femme et tes enfants ? Est-ce que c'est moral ça ? Donc nous sommes confrontés à des situations où la logique, notre logique sacramentelle n'est pas applicable. Cela, c'est la responsabilité pastorale de l'Église. Comment allons-nous aider des gens à vivre selon le dynamisme qui est en eux, bien qu'il n'y ait pas de solution ? Comment va-t-on les accueillir ? Les accompagner ? Leur permettre de progresser dans leur vie, y compris dans leur vie spirituelle ? Même si ce progrès ne se concrétise pas par un geste sacramentel immédiat.

Ces questions sont celles auxquelles les gens sont confrontés, ce ne sont pas des questions de théologiens en chambre. Nous sommes invités par le travail du synode à nous remettre en face de ces situations sans solution, non pas pour dire que le Pape va trouver une solution magique qu'il énoncera avec autorité, mais pour dire que la transformation spirituelle à laquelle il nous invite, c'est précisément de partager cette situation sans solution. Il ne s'agit pas de dire : puisqu'il n'y a pas de solution, on ne veut pas connaître... Il n'y a pas de solution mais on veut connaître quand même ! Et on veut quand même en relation et en vie avec ces gens qui souffrent. C'est ce que le Pape a évoqué à plusieurs reprises à travers la catégorie de l'accompagnement. Qu'est-ce que l'on dit quand on parle d'accompagnement ? C'est un des thèmes très prégnants.

Une dernière chose : comment pouvons-nous avancer ? Il y aurait beaucoup à dire. D'abord, il faut que nous soyons capables d'évacuer de notre système mental si possible la fausse mauvaise conscience. Le problème n'est pas ce que le Christ demande, c'est ce que nous ne sommes pas capables de faire. Dit comme cela, tout le monde est d'accord, c'est évident. Il y a une solution qui a été trouvée par des théologiens ingénieux, c'est de dire : oui, le Christ demande cela, mais c'est un idéal ; autrement dit ce n'est pas fait pour être vécu, ou alors, avec la proximité de la ligne d'horizon qui s'éloigne à mesure que l'on s'approche. Mais enfin le réalisme et la forme très définies des expressions du Christ sont bien dans l'évangile : il ne dit pas je vais vous présenter un idéal, mais je sais très bien que vous ne pouvez pas vous en servir. Il présente un idéal dans sa force, que cela soit dans les Béatitudes, dans le sermon sur la montagne, dans la controverse au sujet du

divorce. Il présente des objectifs à vivre pas à peindre. Donc je n'accepte pas de me mettre dans la situation où on dit : l'Église est la source du problème. Ce n'est pas l'Église qui est la source du problème. La source du problème c'est que des hommes et des femmes n'arrivent pas à vivre ensemble. Si l'Église a un problème, c'est dans sa capacité d'assumer cette situation, mais elle n'est pas à l'origine de la situation. Aussi, toutes les formules que l'on pourrait imaginer qui consisteraient à dire : ne vous inquiétez pas, on efface tout et on recommence, ne correspondent pas à la réalité. Puisque la vie est difficile on va changer la vie, oui d'accord... mais changer la vie qu'est-ce que cela veut dire ? Se purger de cette mauvaise conscience est une façon d'évacuer notre responsabilité. Notre responsabilité n'est pas que des gens vivent des situations difficiles ou douloureuses, elle est dans notre capacité d'être avec eux, de les accompagner, de les aider à vivre. Ce n'est pas nous qui installons la trahison dans l'amour, qui installons les crises familiales, etc. Ce n'est pas parce que le Christ invite à la sainteté qu'il y a des pécheurs ! C'est quand même cela que cela veut dire ! Ou alors on dit le Christ invite à la sainteté : c'est un idéal, on sait bien que personne n'y arrivera. Alors on essaye... A Rome, on essaye de montrer que c'est possible en déclarant qu'il y en a qui sont saints, donc ça pose des problèmes... cela veut dire qu'il y en a qui y sont arrivés quand même ! C'est pour encourager les autres, c'est possible ! On ne peut pas dire que ce n'est pas possible.

Ce n'est donc pas l'appel du Christ à la sainteté qui est le problème, c'est notre capacité à y répondre. Le travail pastoral de l'Église n'est pas de dire : ne vous inquiétez pas, on va raboter un peu ce qu'il y a de trop fort dans l'Évangile pour que vous puissiez quand même tous vous y retrouver... Vous vous disiez, bien sûr on n'est pas parfaits mais enfin comme Jésus aime bien les gens qui ne sont pas parfaits, on reste dans la course, tout va bien... Je crois qu'il faut que nous ayons le courage de cette réalité de la parole de Dieu, de cette force de la parole de Dieu. Le Christ nous dit : c'est ce que Dieu demande. Que nous ne soyons pas capables de l'accomplir, cela va de soi, mais ce n'est pas pour cela qu'il faut dire que Dieu s'est trompé.

Donc premier objectif : se remettre devant l'absolu de l'appel de Dieu. Deuxième objectif : ouvrir le plus possible notre pratique de l'Église au dialogue et à l'accompagnement des personnes en difficulté. Dans toutes les sociétés, de tout temps, les situations irrégulières ou anormales ont toujours été marginalisées. Je ne vais pas rappeler quelle était la situation d'une fille-mère il y a 50 ans en France... A l'âge de nos grands-mères, les divorcés n'étaient pas invités à dîner. Mais ce n'est pas dans l'Évangile. Il faut donc que constamment nous soyons ramenés à cette attitude pastorale du Christ qui n'a pas fui devant les pécheurs mais qui est venu partager leur condition. Depuis son baptême, où l'évangile de saint Luc nous dit « qu'il a pris rang parmi les pécheurs » jusqu'à la fin de sa vie, il a continuellement été au-devant de ceux qui étaient en difficulté. C'est cela que le Pape veut dynamiser dans l'Église : cette volonté d'aller auprès de ceux qui sont les plus mal placés, les plus mal situés, les plus mal à l'aise, et de leur apporter de l'aide. Et troisièmement, redonner dans l'Église d'abord, et à travers l'Église ensuite, de la force à l'appel à la conversion. Il faut que les chrétiens prennent conscience de plus en plus que l'annonce de la bonne nouvelle est l'appel à la conversion. L'évangile de Marc commence comme cela : « le royaume de Dieu s'est fait proche, convertissez-vous et croyez à la bonne nouvelle » (Mc 1,15). C'est ce que nous faisons au moment du carême, mais on le fait peut-être de façon un peu formelle. Comment allons-nous convertir notre vie ? Comment va-t-on se laisser convertir dans notre vie ? Cet appel à la conversion nous aide à comprendre que pour tout homme et toute femme, il y a des changements possibles, il y a des améliorations possibles, il y a des signes de changement de vie qui peuvent venir.

Enfin, la capacité d'action de grâce que nous devons avoir pour tous ceux et toutes celles qui vivent joyeusement avec force leur amour conjugal, leur amour familial, que nous soyons heureux de la joie des familles. Que la famille qui rassemblent ses enfants, qui les fait grandir, qui leur

permet de trouver leur propre place dans le monde, que cette famille soit un sujet d'action de grâce et de remerciements, car c'est le signe que l'homme et la femme ont un chemin de sainteté dans leur vie conjugale.

Je vous remercie de votre attention.